

UN CHEF-D'ŒUVRE INEDIT A L'AUBE DU BAROQUE EN PROVENCE : L'HOTEL DE GRIMALDI-REGUSSE A LA CIOTAT

La Ciotat est née de la mer¹ et la pratique de la pêche a cédé au XVI^e siècle devant le commerce maritime et la construction navale. Le tableau bien connu de Jean-Baptiste de la Rose² illustre poétiquement l'apogée de la cité au XVII^e : Richelieu puis Colbert ont fait de La Ciotat un des grands ports de la Provence. Sur le plan urbain, c'est une période d'intense construction, favorisée par la création de quartiers neufs au sud-est : là s'installent les familles enrichies par le négoce, illustrées par le consulat, telles ces Grimaud³, seigneurs de Régusse depuis 1617, alliés aux opulents Napollon de Marseille et qui vont gravir au Parlement d'Aix tous les échelons de la carrière, de conseiller à second président avec Charles de « Grimaldi » (1612-1687).

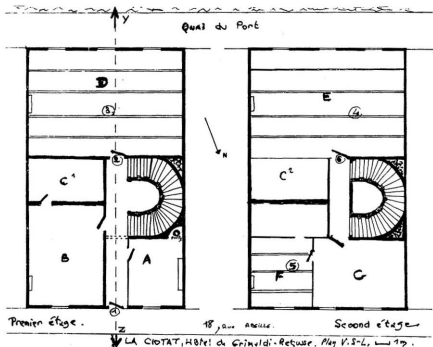
Les historiens locaux attribuent à ce personnage célèbre (en particulier au moment de la Fronde) la construction d'un petit hôtel⁴, dans le quartier neuf au sud de l'église (elle-même en chantier à la même époque), hôtel qui ne se signale extérieurement que par un élégant portail, dans le style maniériste du début du XVII^e siècle : d'où son absence dans tous les ouvrages consacrés à l'architecture provençale. La surprise nous attend à l'intérieur, lorsque nous découvrons l'un des plus extraordinaires escaliers baroques de notre région, qui en est pourtant richement pourvue, escalier qu'on ne peut

1. J. CORNILLE et L. JENSOULIN, *La Ciotat autrefois et naguère*, La Ciotat, 1979.

2. Musée de la Marine, Paris. Reproduit dans *La peinture en Provence au XVII^e siècle*, Musée Longchamp, Marseille, 1978, hors-texte en face de la page 97.

3. Sur la fortune des Grimaud, A. RITT, *Journal de deux notaires ciotadins au XVII^e*, Marseille, 1919.

4. Rue Abeille, n° 18, cadastre 1971, AB. NR 182.



La Ciotat, hôtel de Grimaldi-Régusse. Plan. (A) cuisine avec puits, (B) chambre à alcove XVIII^e. (C1, C2), espaces gagnés sur l'ancien escalier, (D et E), salles du premier et du second, (F) chambre, (G) et (H) non visités. Les n^o indiquent les décors sculptés : (1) portail sur rue, (2 et 6) frontons ouvrant sur les salles, et les décors peints : (3) plafonds d'arabesques et frises murales, (4 et 5) plafonds d'arabesques. Viviane Sabatini-Lecret del.

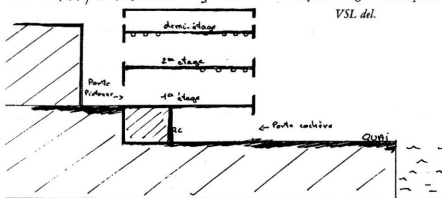
guère dater avant 1650 et qui résulterait donc d'une considérable transformation des lieux. Celle-ci ne fait aucun doute : les beaux frontons au-dessus des portes menant aux deux grandes salles du premier et du second sont coupés (de façon plutôt facétieuse, nous le verrons) par les éléments d'architecture liés à la construction du « grand degré » baroque et à la suppression de l'escalier d'origine, muré.

L'ascension sociale de Charles de Grimaldi éclaire d'un jour intéressant l'histoire de l'édifice. Bien que donné comme propriété de son grand-père Gaspard (1564-1657) dans le cadastre de 1636⁵, l'hôtel a certainement été construit pour Charles au moment où il entre au Parlement comme conseiller : le style des trois frontons plus haut mentionnés cadre bien avec une datation autour de 1630. Quant à l'escalier et à tout ce qui, structures ou décors, l'accompagne, nous avons vu qu'il doit se situer autour de 1650 : or,

5. Archives communales de La Ciotat, anciens cadastres CC 15, f. 108 (1636), CC 20, f. 468 (1666).

LA CLOTTAT, H. de Grimildi-Réjusse.

Coupe sur la ligne Y-Z du plan.
VSL del.



Portail sur rue.



en 1649 la terre de Régusse est érigée en marquisat, en 1652 Charles fait décorer son hôtel aixois, en 1658 bâtir sa bastide au pied de la Sainte-Victoire ⁶. Le remplacement, dans la maison ciotadine, du petit degré rampe sur rampe par un opulent escalier semi-circulaire, sur colonnes et avec cage ouverte à la moderne, fait sans nul doute partie de ce que le président nommera dans ses Mémoires « les obligations de la charge ». Coûteuses obligations... Le cadastre de 1666 substitue au nom de Grimaldi celui de Rivier : l'hôtel a dû être vendu, en même temps que la baronnie de Roumoules (1663) et tout l'intérêt de l'ancien propriétaire reporté sur Aix.

Ces quelques renseignements ne suffiraient évidemment pas pour reconstituer l'histoire de l'hôtel de La Ciotat – les archives notariales restant par ailleurs muettes jusqu'ici – mais l'organisation fort originale de la demeure, sa décoration très typique permettent de se représenter assez bien la succession des travaux, dans ce deuxième tiers, si riche et mouvant, du XVII^e siècle provençal, avec une première étape vers 1630 et une seconde, remodelant la structure et renouvelant partiellement le décor, dans les années 1650.

L'édifice est bâti sur un terrain en pente, face à la mer. Côté port, une grande arcade donne accès au rez-de-chaussée, ou se trouvent remises et services. De l'autre côté, sur l'actuelle rue Abeille, la porte piétonne mène directement à l'appartement du premier étage. Partant de ce niveau, l'escalier d'apparat, extrêmement soigné conduit au second puis au dernier étage. Il dessert aussi le rez-de-chaussée, mais, comme il est naturel, il ne comporte de ce côté aucun décor. On sait l'importance des recherches sur le thème de l'escalier dans l'architecture baroque : d'emblée celui de La Ciotat retient l'attention, on l'a dit, par l'originalité de son parti, plan semi-circulaire, cage ouverte formant puits de lumière, support de colonnes sur les deux étages supérieurs. L'effet est superbe de densité, de rythme et de mouvement. Les stylobates sont dessinés comme à la Maison Diamantée de Marseille ⁷, la cage ouverte et le tracé courbe évoquent respectivement l'hôtel de Croze et l'hôtel de Giens à Aix, tous de la première moitié du XVII^e ; mais aucun de ces exemples ne réunit les trois caractéristiques de la demeure ciotadine : celle-ci se situe, à l'évidence, à la pointe des recherches architecturales touchant l'escalier telles que nous les connaissons en Provence dans les années 1650 ⁸.

6. J.J. GLOTON, *Renaissance et Baroque à Aix...*, Paris-Rome, 1979, pp. 416-417 et 324.

7. S. CONARD, « La Maison Diamantée, palais maniériste », dans *Marseille* n° 110-111, 1977, J.J. GLOTON, *ouvr. cit.*, pp. 212 (Croze, v. 1640), 178 (Giens).

8. J.J. GLOTON, *ouvr. cit.*, pp. 258 et suiv. Les Grimaldi possèdent une autre maison à La Ciotat, 10, place Guibert, et ils y feront bâtir dans les mêmes années un escalier semi-circulaire sur colonnes, qui est comme une réduction de celui qui nous intéresse.



Grand escalier. Vue prise du premier étage.

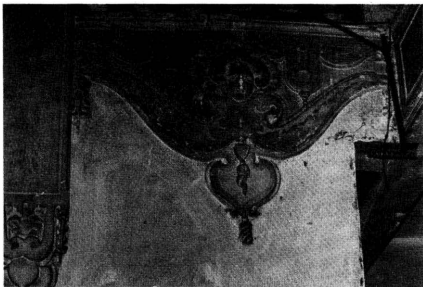


Fronson de la salle (D).

L'examen auquel on peut se livrer, lorsque, entré par la porte piétonne (qui est la porte d'honneur), on arrive devant le fronson qui coiffe l'accès à la grande salle, ne peut guère laisser de doute sur les transformations intervenues ici dans les années 1650. A gauche, le cloison entame brutalement le motif, pourtant si richement orné vers 1630. Le fait se reproduit à l'étage supérieur, où — de plus — la gaine d'un terme à l'antique, à droite, semble se rétrécir pour cette fois ne pas recouper l'ancienne composition. A l'origine, l'espace central de la maison devait comporter un escalier rampe sur rampe à gauche et une cour à droite. C'est dans cette cour que prendra place le grand escalier à colonnes, comme semble le confirmer le puits, d'abord dans la cour... et maintenant dans le cuisine ! Quant à l'ancien escalier, devenu inutile, il sera — sans doute immédiatement — démoli, remplacé par des pièces de séjour⁹, que délimite la nouvelle cloison. Un nouveau décor anime les structures nouvelles, sans contraste heurté, mais plutôt comme un développement du style pittoresque et généreux déjà présent dans l'ornementation primitive. Des rapprochements assez précis permettent d'affiner, là aussi, les datations.

La transformation de l'hôtel de Grimaldi-Régusse à La Ciotat répond au souci d'ostentation souvent observé vers le milieu du siècle dans la grande

9. La salle E du second étage se trouve dotée en fond d'une sorte d'alcôve dont on retrouve le parti (salle du premier) à la Maison Diamantée de Marseille (plafonds à la française, décorés deuxième quart XVII^e).



Escalier, grand lambrequin à deux volutes opposées.



Petits lambrequins.

société aixoise¹⁰ : l'ampleur et le décor de ce que Pierre-Joseph de Haitze nomme « escalier de vanité » se traduit excellemment ici dans un enrichissement progressif de l'architecture de l'extérieur vers l'intérieur. Sur la rue le petit portail corinthien remontant aux années 1630 introduit dans son fronton brisé et ses écoinçons des motifs habituels au maniérisme provençal (pointes de diamant, rameaux d'oliviers, vase de fleurs)¹¹ mais il les traite avec une retenue quasi classique. En revanche, les frontons intérieurs, à l'entrée des salles, partant du même schéma, sont traités avec une opulence, particulièrement au premier, de caractère pré-baroque accentué (grand cartouche, angelots sur les rampants) : on observe là l'illustration du principe de toute bonne décoration, qui varie et hiérarchise ses effets à mesure que le visiteur en découvre les étapes. On ne manquera pas de souligner la qualité du dessin et la beauté plastique de l'exécution : c'est là création de grand architecte, servi par une main d'œuvre de premier ordre.

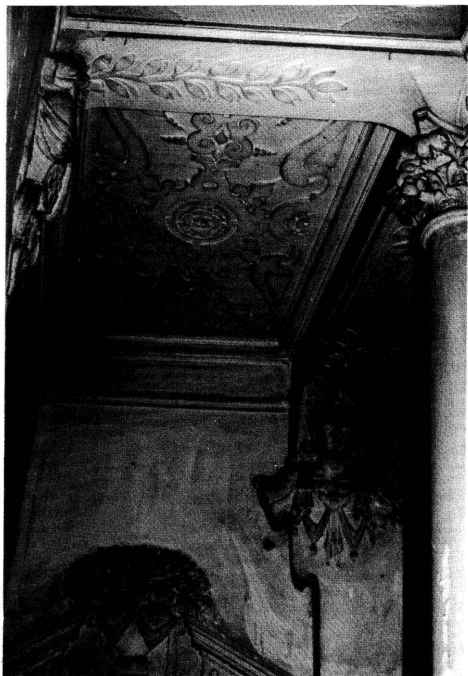
L'ornementation durant la seconde campagne (années 1650) porte essentiellement sur le grand escalier et les paliers en manière de portique. Le mur de support de la montée est habillé d'une abondante guirlande de lambrequins, denses et nerveux, qui s'épanouissent à l'aplomb des colonnes pour s'achever au dernier repos sur une large composition à pendentif, figures et volutes opposées, dont l'origine rhodanienne ne fait aucun doute (Tarascon, Arles surtout, mais aussi Marseille – pour le peu qu'on en connaisse après tant de destructions...)¹². Proches de modèles de même origine, apparaissent les motifs des caissons sur les paliers, qui sont comme le redoublement en symétrie des lambrequins de la montée. En revanche, la présence de termes substitués aux colonnes du portique, au voisinage des portes des appartements, est très neuve et confirme tout à fait la datation autour de 1655 : ces figures de belle exécution, cuirassées et drapées à l'antique, couronnées de rameaux d'olivier doivent être rapprochées des atlantes qu'on va trouver au fond du vestibule¹³, dans certaines grandes

10. J.J. GLOTON, « L'escalier baroque dans l'architecture aixoise du XVII^e siècle » dans *Actes du congrès des sociétés savantes, Nice 1965* ; Paris, 1966. Le mot d'ostentation est employé par l'historien Sauval pour qualifier les demeures parisiennes de ses contemporains (J.J. GLOTON, *Renaissance et Baroque...* p. 259).

11. Hôtels de Carcès, de Lacépède-Simiane, Thomassin de Peynier... (J.J. GLOTON, *Renaissance et Baroque...* pp. 173, 158-159). Les grands cartouches, les figures d'angelots dodus se rencontrent particulièrement à Aix dans les décors de gypserie des plafonds d'escalier, de 1630 à 1660 environ (J.J. GLOTON, *ouvr. cit.*, pp. 160-161, puis 178 et suiv.).

12. Tarascon, hôtel de ville, 1649 ; Arles, hôtel Icard de Perignan et tant d'autres ; Marseille, hôtel place Daviel détruit 1943, hôtel du chevalier Marin, détruit 1959. DOBLER, *Vestiges des architectures et arts décoratifs à Marseille*, Marseille, 1913. J.J. GLOTON, *Renaissance et Baroque...*, p. 158, etc.

13. Aix, Pavillon Vendôme premier état ; v. 1665. J. BOYER, *Le Pavillon Vendôme*, Aix, 1947. Avignon, Hôtel de Brancas, rue Petite-Calade, v. 1650 et hôtel Peillon de Faret, 1687, J. GIRARD, *Evocation du Vieil Avignon*, Paris, 1958.



Palier du second : frontons, terme à l'antique, plafond sculpté, en-haut à gauche : grosse console de type marseillais.

demeures aixoises et avignonaises, entre 1650 et 1720, tout au long de la période baroque. Peut-être en existait-il aussi à Marseille ? Nul doute en tout cas, on est là en présence de sculpteurs de grand talent et tout à fait informés de l'actualité : ne sont-ils pas d'ailleurs au service d'un des personnages les plus en vue de la province ?

Répondant au riche déploiement de la sculpture d'ornement, les Grimaldi ont voulu posséder dans leur hôtel ciotadin un beau et riche décor peint. En subsistent aujourd'hui dans les salles ou chambres marquées D, E, F, du premier et du second étages, de beaux plafonds à la française, à fins rinceaux dorés et médaillons centraux aux motifs effacés, et surtout l'extraordinaire frise courant au sommet des murs de la salle D (50 cm de hauteur environ), dans des gammes de vert et d'ocre, animée par une troupe amusante de personnages et d'animaux exotiques. On y reconnaît la tradition toujours renouvelée des grotesques, venue d'Italie à la Renaissance, et particulièrement florissante au temps du maniérisme dans la vallée du Rhône ¹⁴, sans doute aussi dans la Provence maritime et orientale (mais bien peu de témoins encore lisibles sont parvenus jusqu'à nous). Le caractère menu, précieux et pittoresque des décors peints de La Ciotat incite évidemment à les placer dans la première période, celle des années 1630. Rien, toutefois, n'empêcherait absolument une datation plus tardive, dans les années 1650 : on sait la difficulté de dater les décors arabesques, qui constituent une permanence des arts d'ornement, pendant tout l'âge classique.

Aucune certitude, en l'absence de documents d'archives, touchant les artistes employés par les Grimaldi à La Ciotat. Un point assuré, au moins, cet art, entre maniérisme et baroque, évoque parfois Avignon, parfois Aix, mais ses références les plus nombreuses conduisent vers les foyers occidentaux de la Provence, Arles et Marseille essentiellement. Les architectes venus des bords du Lacydon sont fréquemment attestés à La Ciotat au XVII^e. Pierre Pourtaut ou Portal, d'une fameuse dynastie qui travaillera après 1660, avec les Puget en particulier, aux grands travaux de Marseille, a donné ici les plans, en grand et en détail, de la chapelle des Pénitents bleus ¹⁵, construite entre 1628 et 1645. Or, la nef de ce monument présente des consoles à la retombée des doubleaux, qui sont comme la préfiguration, maniériste et discrète, d'un motif qui s'épanouira à la loggia du second étage de l'hôtel de Grimaldi-Régusse, développé avec une ampleur et une richesse baroques, en accord parfait avec les termes à l'antique, qui appartiennent à la même composition des années 1650.

14. Beaux exemples récemment retrouvés dans la salle de l'hôtel dit de Serlio, quartier Saint-Jean de Lyon, fin XVI^e, et dans celle de la Maison du Roi René (livrée de Joyeuse v. 1580, en Avignon).

15. Françoise FERRACCI, « Les Pénitents bleus de La Ciotat », dans *L'Inventaire général dans les Bouches-du-Rhône*, n° hors série de Marseille, 1979.



Plafond peint, arabesques et médaillon.

L'hôtel ciotadin des Grimaldi n'est pas immense (trois travées de fenêtres par étage, comme dans bien des modèles publiés en 1623 par La Muet à Paris), mais la qualité d'inspiration et d'exécution de son décor, aussi bien vers 1630 que vers 1655, le range parmi les monuments les plus précieux de cette période de l'architecture provençale à l'aube du baroque. Quant à son second escalier, il constitue une version tout à fait personnelle, œuvre probable d'un architecte de la famille Portal, dans la recherche de solutions neuves pour l'escalier de « vanité ». Cette découverte incite l'historien de l'architecture provençale du XVII^e à deux démarches complémentaires : d'une part poursuivre le plus vite possible, car tout cela est fort menacé, l'investigation des centres secondaires, puis d'autre part essayer, à partir de ces ouvrages de Marseillais hors de Marseille, de reconstituer, comme on l'a fait pour la Renaissance à Aix, le « portrait-robot » de ce qu'a pu être au siècle de Louis XIV l'architecture du grand port provençal et particulièrement celle de ses hôtels à jamais détruits.

Viviane SABATINI-LECRET
Jean-Jacques GLOTON